

---

## ÉPISTEMOLOGIES DE LA "FORET-SAVOIR" : REFONDER LA RESILIENCE CLIMATIQUE A L'AUNE DES PARADIGMES ENDOGENES DU CAMEROUN

EPISTEMOLOGIES OF THE "FOREST-KNOWLEDGE": RETHINKING  
CLIMATE RESILIENCE IN LIGHT OF CAMEROON'S ENDOGENOUS  
PARADIGMS.

Auteur 1 : Hervé DJILO KUATE.

---

**Déclaration de divulgation :** L'auteur n'a pas connaissance de quelconque financement qui pourrait affecter l'objectivité de cette étude.

**Conflit d'intérêts :** L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts.

**Pour citer cet article :** Hervé DJILO KUATE (2026). « ÉPISTEMOLOGIES DE LA "FORET-SAVOIR" : REFONDER LA RESILIENCE CLIMATIQUE A L'AUNE DES PARADIGMES ENDOGENES DU CAMEROUN », African Scientific Journal « Volume 03, Num 34 » pp: 0775 – 0794.



DOI : 10.5281/zenodo.18668871  
Copyright © 2026 – ASJ



## Résumé

Face à l'échec des politiques environnementales technocratiques, cet article propose le concept de « Forêt-Savoir » comme pilier d'une résilience souveraine au Cameroun. L'étude déconstruit d'abord « l'archéologie d'un malentendu » qui, depuis l'époque coloniale, réduit la forêt à un simple objet d'extraction ou à un sanctuaire clôturé, occultant les dynamiques de co-évolution entre l'humain et son milieu. En cartographiant les intelligences endogènes (de la pharmacopée aux systèmes prédictifs de la « Forêt-Oracle » et à la gouvernance des « Bois Sacrés ») l'auteur démontre que la forêt constitue un système cognitif structuré et une technologie de conservation d'une efficacité remarquable. L'enjeu final est de transformer cette intelligence en politiques publiques concrètes pour offrir au monde, au-delà de la protection d'un écosystème, une nouvelle manière d'habiter la Terre face aux défis de l'Anthropocène. L'article conclut que l'intégration juridique et politique de ces savoirs endogènes est l'unique condition pour passer d'une conservation subie à une souveraineté écologique durable.

**Mots-clés :** Forêt-Savoir, Résilience, Savoirs endogènes, Anthropocène, Gouvernance, Agroforesterie.

## Abstract

In response to the failure of technocratic environmental policies, this article introduces the concept of "**Forest-Knowledge**" (*Forêt-Savoir*) as the cornerstone of sovereign resilience in Cameroon. The study begins by deconstructing the "archaeology of a misunderstanding" that, since the colonial era, has reduced the forest to a mere object of extraction or a fenced sanctuary, overlooking the co-evolutionary dynamics between humans and their environment. By mapping indigenous intelligences—ranging from pharmacopeia to the predictive systems of the "Oracle-Forest" and the governance of "Sacred Groves"—the author demonstrates that the forest represents a structured cognitive system and a remarkably effective conservation technology. The ultimate goal is to translate this intelligence into concrete public policies to offer the world, beyond the protection of a national ecosystem, a new way of inhabiting the Earth in the face of Anthropocene challenges. The article concludes that the legal and political integration of these endogenous forms of knowledge is the sole condition for transitioning from imposed conservation to sustainable ecological sovereignty.

**Keywords:** Forest-Knowledge, Resilience, Indigenous Knowledge, Anthropocene, Governance, Agroforestry.

## Introduction

À l'heure de l'Anthropocène, les crises environnementales globales imposent une transition qui ne peut plus être uniquement technique ou économique ; elle doit être, avant tout, épistémologique. Si le bassin du Congo, et plus particulièrement le Cameroun, est célébré comme le « deuxième poumon vert » de la planète, il est paradoxalement traité par la science conventionnelle comme un réservoir de ressources ou un puits de carbone passif. Cette vision réductionniste occulte une réalité fondamentale : la forêt camerounaise est, depuis des millénaires, une matrice de connaissances, une véritable « Forêt-Savoir ».

La présente réflexion interroge la rupture entre les politiques de conservation actuelles, souvent héritées de modèles exogènes, et les systèmes de pensée locaux qui ont historiquement maintenu l'équilibre écologique. Le problème central réside dans l'incapacité des cadres normatifs actuels à intégrer la dimension cognitive de la forêt, menant à une gestion qui dépossède les populations de leur propre milieu. Dès lors, comment la réhabilitation de la « Forêt-Savoir » (comprise comme l'ensemble des savoirs botaniques, des cosmogonies régulatrices et des pratiques communautaires de gestion) peut-elle offrir une alternative rigoureuse aux impasses de la gestion environnementale technocratique ?

L'objectif de cet article est de démontrer que la reconnaissance juridique et politique de cette « Forêt-Savoir » constitue le socle indispensable d'une résilience souveraine. Notre analyse soutient que la lutte contre les crises climatiques au Cameroun ne nécessite pas seulement une « adaptation » des modèles occidentaux, mais une « refondation » de notre rapport au vivant. En explorant les structures sociales des zones forestières et les savoirs prédictifs des peuples locaux, nous proposons de substituer au concept de « forêt-ressource » celui de « forêt-sujet ». Cette approche permet de dessiner une épistémologie de la résilience proprement camerounaise, capable de concilier préservation de la biodiversité et souveraineté intellectuelle.

Pour ce faire, notre démarche s'articulera autour de trois axes. Dans un premier temps, nous déconstruirons l'approche utilitariste de la forêt héritée de la période coloniale. Ensuite, nous analyserons les composantes de la « Forêt-Savoir » à travers des exemples concrets de pharmacopée et de gestion sacrée du foncier. Enfin, nous proposerons des pistes pour intégrer ces savoirs endogènes dans les politiques publiques de transition énergétique et écologique du Cameroun contemporain.

## **I- De la Forêt-Objet à la Forêt-Savoir : Vers un paradigme de résilience endogène au Cameroun**

Cette section analyse la forêt camerounaise comme un espace de savoirs stratégiques, passant d'un modèle colonial d'exploitation à une intelligence endogène de la survie. En explorant la pharmacopée, les bois sacrés et l'agroforesterie, elle démontre que la résilience écologique du pays repose sur la réappropriation de son génie local. Cette rupture épistémologique vise à transformer la gestion environnementale en une véritable science de l'harmonie souveraine.

### **I.1. La Forêt-Objet : Archéologie d'un malentendu colonial et technocratique**

L'impasse actuelle des politiques environnementales au Cameroun procède d'une méconnaissance fondamentale de la nature ontologique de l'écosystème forestier. En érigeant la forêt en « objet » de gestion, la modernité a instauré une scission entre le sujet connaissant et le milieu vivant, occultant les dynamiques relationnelles qui fondent la résilience réelle. Cette chosification de la nature s'inscrit dans ce que (Mbembe, 2016, p.58) qualifie de rationalité extractive, où le territoire est réduit à une simple surface de prédation logistique dont l'unique finalité est la « transformation en réserve de marchandises » (p. 42).

Dès lors, la forêt camerounaise subit une double aliénation : elle est soit perçue comme un gisement de « bois d'œuvre » destiné au marché global, soit comme une « nature vierge » à sanctifier, deux approches qui partagent le même postulat d'une séparation radicale entre l'humain et son milieu. Cette déconnexion s'exprime avec acuité dans le modèle de la « conservation forteresse », qui prédomine dans l'aménagement des parcs nationaux camerounais. Sous couvert de protection de la biodiversité, ce paradigme procède à l'éviction des populations locales, postulant une incompatibilité intrinsèque entre la présence humaine et l'intégrité écologique (Dowie, 2009, p. 24). Or, cette vision ignore que les écosystèmes du Bassin du Congo sont le produit d'une co-évolution millénaire. En évacuant les communautés de ces espaces, les politiques de conservation brisent les mécanismes de régulation endogènes et transforment la forêt en une entité abstraite, gérée par une bureaucratie déconnectée des réalités biophysiques, créant ainsi des refuges de la conservation.

Parallèlement, la gestion environnementale contemporaine au Cameroun souffre d'une dépendance accrue aux indicateurs exogènes, illustrant le concept de « l'extraversion » théorisé par (Ela, 1998, p.112). Les mécanismes internationaux de régulation climatique, tels que la REDD+, tendent à réduire la forêt à sa seule fonction de séquestration du carbone, négligeant les dimensions sociales et spirituelles qui assurent sa pérennité.

Cette « tyrannie du chiffre » impose une lecture quantitative qui fait l'économie d'une immersion dans le milieu, car la science qui s'élabore hors de l'Afrique ne peut répondre aux défis du paysan africain. L'échec de ces modèles importés démontre que la technique, lorsqu'elle est dépourvue d'ancrage socioculturel, demeure une greffe que le corps social et écologique finit par rejeter.

Face à ces impasses, il devient impératif d'opérer une rupture épistémologique majeure, passant d'une écologie de la gestion (fondée sur le contrôle) à une écologie de la relation, centrée sur l'écoute. Cette transition exige de décentrer le regard anthropocentrique pour réhabiliter ce que Towa appelle une conscience critique capable de « briser l'aliénation pour retrouver l'initiative historique » (Towa, 1971, p. 54).

Il ne s'agit plus de maîtriser la forêt comme un stock de ressources passif, mais d'engager un dialogue avec elle en tant que sujet porteur d'une intelligence propre. C'est dans cette brèche que s'insère le concept de « Forêt-Savoir », visant à substituer aux modèles de domination une éthique de la cohabitation harmonieuse.

## **I.2. La "Forêt-Savoir" : Cartographie d'une intelligence plurielle**

La « Forêt-Savoir » ne saurait être réduite à un simple corpus de croyances folkloriques ; elle constitue un système cognitif structuré, fondé sur une observation empirique continue des cycles du vivant. Au Cameroun, cette intelligence s'incarne d'abord dans ce que nous nommons la « Bibliothèque Botanique », où le savoir des tradipraticiens s'apparente à une science de la complexité. Loin de la « superstition » à laquelle une certaine pensée hégémonique l'a souvent assignée, cette pharmacopée repose sur une taxonomie rigoureuse des essences forestières.

Le spécialiste local n'isole pas la plante de son milieu, mais l'appréhende dans une dynamique de « forces vitales » où chaque espèce joue un rôle spécifique dans l'équilibre de l'écosystème (Tsala, 1958, p. 23). Cette science de l'observation fine permet d'identifier des propriétés médicinales et nutritives dont la bioprospection moderne ne fait que confirmer la validité chimique a posteriori.

Par ailleurs, cette intelligence se manifeste à travers la dimension de la « Forêt-Oracle », un système de savoirs prédictifs essentiels face à l'instabilité pluviométrique contemporaine. Dans les zones forestières du Sud et de l'Est du Cameroun, les communautés ont développé une capacité de lecture des signaux faibles de la faune et de la flore (comme les périodes de fructification du *Baillonella toxisperma* (Moabi) ou les migrations d'insectes) pour anticiper les fluctuations climatiques.

Ces « météo vernaculaires » offrent une précision locale que les modèles satellitaires globaux peinent souvent à atteindre. Cette connaissance intime du rythme forestier permet une adaptation agile des calendriers agricoles, prouvant que la forêt est un espace d'archivage de données biophysiques où l'homme apprend à déchiffrer les messages du milieu pour assurer sa propre survie (Abéga, 1994, p. 87).

C'est pourquoi, l'institution des « Bois Sacrés » représente une forme de gouvernance environnementale d'une efficacité remarquable, où le rituel sert de support à une gestion rigoureuse du foncier. Dans les hautes terres de l'Ouest comme dans le bassin du Ntem, les interdits rituels (totems, accès restreints) constituent en réalité des protocoles de conservation de la biodiversité et de protection des nappes phréatiques.

Ces espaces sacrés fonctionnent comme des banques de semences naturelles et des refuges pour la faune, régis par une autorité coutumière qui précède et complète souvent l'administration forestière moderne. Ces mécanismes de régulation endogène transforment la forêt en un « bien commun » dont la durabilité est assurée par une éthique de la responsabilité collective et du sacré (Bigombe Logo, 1996, p. 142).

### **I.3. Vers une Résilience "Camerounisée" : Synthèse et Perspectives**

La transition écologique au Cameroun ne saurait se limiter à une adoption de technologies vertes exogènes ; elle doit s'envisager comme une réactivation des modèles productifs endogènes, au premier rang desquels figure l'agroforesterie. La réhabilitation de la cacaoyère sous ombrage et des jardins de case constitue une alternative rigoureuse à l'agro-industrie intensive, souvent synonyme de déforestation et de stérilisation des sols. Ces systèmes complexes, hérités de la « Forêt-Savoir », miment la structure forestière pour réguler naturellement le stress thermique et maintenir la fertilité organique. Comme le démontre (Jagoret 2011, p. 45)), ces vergers agroforestiers ne sont pas des reliquats du passé, mais des modèles d'intensification écologique capables de concilier une production économique stable avec la préservation durable des services écosystémiques.

Parallèlement à cette résilience productive, une justice climatique effective au Cameroun doit s'appuyer sur la « Palabre Climatique », utilisant les structures sociales traditionnelles comme instances de médiation. Les chefferies et les assemblées communautaires offrent des espaces de délibération où la gestion des ressources naturelles est soumise à une éthique de la réciprocité plutôt qu'à une simple logique comptable. Intégrer ces mécanismes dans les politiques publiques permet de transformer le citoyen passif en un acteur de la surveillance environnementale. Le succès de la gouvernance locale au Cameroun repose sur la capacité de

l'État à reconnaître ces institutions coutumières comme des partenaires stratégiques dans la résolution des conflits fonciers et la distribution équitable des bénéfices écologiques.

Enfin, la pérennisation de cette approche nécessite une réforme profonde des systèmes de transmission par l'intégration de la « Forêt-Savoir » dans les curricula scolaires et universitaires. Il s'agit de rompre avec une éducation extravertie pour former des experts camerounais dont l'excellence technique est ancrée dans une maîtrise des réalités bio-culturelles locales. Ce « bilinguisme épistémologique » permettrait aux futurs ingénieurs et décideurs de dialoguer avec les détenteurs de savoirs ancestraux pour co-construire des solutions adaptées. Cette refondation éducative est indispensable car, comme l'affirme Nyamnjoh, une éducation qui ignore les réalités et les épistémologies du terroir ne peut produire qu'une résilience de façade, déconnectée des besoins profonds des populations (Nyamnjoh, 2012, p. 64).

## **II. La « Forêt-Savoir » : Cartographie d'une intelligence plurielle**

Loin d'être une abstraction philosophique, la « Forêt-Savoir » s'incarne dans des pratiques empiriques et des systèmes de pensée rigoureux qui constituent une véritable science de la survie et de l'harmonie avec le vivant. Ce concept désigne un corpus épistémologique où la forêt n'est plus un simple objet de gestion, mais une archive active de solutions techniques, médicales et sociales face aux crises contemporaines. Réhabiliter cette intelligence endogène est un acte de souveraineté visant à substituer aux modèles de conservation importés une modernité écologique ancrée dans le génie et l'histoire du territoire camerounais.

### **2.1. La Bibliothèque Botanique : Une science de l'observation fine**

Au Cameroun, la forêt n'est pas un simple décorum biologique, mais s'érige comme la première archive médicale et nutritionnelle des populations. Chez les peuples de l'Est, notamment les Baka et les Bakwele, la taxonomie des plantes transcende les classifications morphologiques conventionnelles pour se fonder sur une analyse de la fonction écosystémique et de l'interaction biotique. Cette approche holistique considère que l'identité d'une essence ne réside pas seulement dans sa structure, mais dans sa capacité à soigner et à nourrir au sein d'un réseau de relations vivantes. Ce système de classification repose sur une connaissance intime de la forêt où chaque plante est répertoriée selon sa « biographie » écologique et ses propriétés actives (Joiris, 1996, p. 114).

Cette archive s'opérationnalise à travers une pharmacopée perçue comme une véritable chimie appliquée, fruit d'une expérimentation millénaire. L'usage de l'écorce de l'*Enantia chlorantha* (communément appelée « jaune d'œuf ») pour traiter les syndromes palustres ou l'extraction des

huiles du *Baillonella toxisperma* (Moabi) pour leurs vertus cicatrisantes illustre une maîtrise sophistiquée des principes actifs végétaux.

Ce savoir ne relève pas de l'intuition fortuite, mais d'un protocole rigoureux d'observation des réactions du corps au contact des molécules naturelles. Cette médecine forestière constitue un système empirique dont l'efficacité pharmacologique est le résultat d'une sélection rigoureuse opérée sur des générations de praticiens (Hewlett & Fancher, 2011, p. 18).

La transmission de ce savoir complexe s'appuie sur une « pédagogie de l'imprégnation », où l'apprentissage s'effectue par une immersion totale et sensorielle dans l'écosystème. Contrairement aux méthodes d'enseignement livresques, apprendre la forêt signifie développer une capacité à déchiffrer les indices chimiques, olfactifs et biologiques de l'environnement immédiat. Il s'agit d'une éducation par l'action où le savoir est indissociable du lieu de sa production. Cette forme d'enseignement garantit une maîtrise des ressources qui est à la fois technique et éthique, car l'élève comprend que la survie de la connaissance dépend de la survie de la forêt elle-même

En définitive, ce système éducatif endogène propose une alternative rigoureuse aux modèles de transmission désincarnés. Il forme des individus capables de percevoir la forêt non comme un stock passif, mais comme un laboratoire vivant en perpétuelle mutation. Réhabiliter cette archive médicale et ces modes de transmission dans les politiques de santé publique camerounaises permettrait de renforcer la résilience face aux crises sanitaires émergentes. Reconnaître la validité de ces savoirs est un impératif de souveraineté intellectuelle qui permet de transformer les marges de la connaissance en centres d'innovation.

## **2.2. La « Forêt-Oracle » : Systèmes prédictifs et résilience climatique**

Face à l'imprévisibilité croissante du calendrier agricole induite par le dérèglement climatique global, les populations rurales du Cameroun mobilisent des systèmes de lecture de l'aléa d'une grande précision. Dans le bassin du Ntem et les zones forestières de l'Est, la résilience paysanne ne repose pas sur une attente passive des données météorologiques satellitaires, mais sur l'activation de la « Forêt-Oracle ». Ce concept désigne un ensemble de savoirs prédictifs fondés sur l'observation systématique des bio-indicateurs, où la forêt est perçue comme un texte vivant dont les fluctuations biologiques annoncent les mutations atmosphériques à venir (Abéga, 1994, p. 89).

L'observation du comportement des insectes et les cycles de fructification de certains arbres forestiers, tels que le safoutier sauvage (*Dacryodes edulis*), constituent les piliers de cette sémiotique naturelle. Ces indicateurs biologiques servent de signaux critiques pour le

déclenchement des semailles ou de la préparation des sols. Contrairement aux modèles météorologiques conventionnels qui traitent les données à une échelle macroscopique, cette « météo vernaculaire » offre une réponse de proximité, capable de capter les micro-fluctuations propres à un terroir spécifique. Ce savoir empirique permet ainsi de synchroniser les activités humaines avec les rythmes biologiques de l'écosystème, minimisant les risques de pertes agricoles (Joiris, 1996, p. 118).

Cette rigueur de l'aléa souligne la supériorité adaptative de la « Forêt-Savoir » dans des contextes où les modèles mathématiques globaux échouent à prédire les irrégularités locales. Là où la science classique voit une incertitude ingérable, les communautés locales identifient des récurrences et des corrélations subtiles entre le vivant et le climat. Cette intelligence situationnelle permet une « adaptation agile », transformant l'incertitude climatique en une variable maîtrisable par l'expérience collective. Pour les populations forestières, la prédiction n'est pas une projection statistique désincarnée, mais une lecture attentive de l'interdépendance entre les espèces.

La réhabilitation de ces systèmes prédictifs dans les stratégies nationales d'adaptation climatique représente un enjeu de souveraineté et d'efficacité. Intégrer les bio-indicateurs dans les systèmes d'alerte précoce permettrait de combler les lacunes des réseaux météorologiques nationaux souvent sous-équipés.

Reconnaître la validité de la « Forêt-Oracle » revient à admettre que les populations locales possèdent une expertise de terrain irremplaçable pour la gestion des crises environnementales. Comme le suggère (Ela, 1998, p. 147), la science doit désormais apprendre à dialoguer avec ces « maîtres de la terre » pour construire une résilience qui ne soit plus seulement subie, mais intelligemment orchestrée à partir des savoirs du terroir.

### **2.3. Les « Bois Sacrés » : Des protocoles de gestion durable**

L'innovation conceptuelle de cet article réside dans la démonstration que le sacré, loin d'être un reliquat de l'irrationnel, constitue une véritable technologie sociale de conservation. Dans l'Ouest-Cameroun, plus précisément en pays Bamiléké, les forêts sacrées attenantes aux chefferies ne sont pas seulement des lieux de culte, mais des sanctuaires de biodiversité rigoureusement administrés. L'interdiction formelle d'y prélever du bois ou d'y pratiquer la chasse ne relève pas d'une simple prescription dogmatique ; elle fonctionne comme un mécanisme complexe de protection des services écosystémiques, garantissant la pérennité des sources d'eau et la régénération naturelle des sols environnants.

Ces « îlots de verdure » témoignent d'une ingénierie environnementale qui utilise le tabou comme levier de régulation. La sacralisation d'un périmètre forestier agit comme une barrière immatérielle, protégeant des essences rares et des espèces animales endémiques qui trouvent là un refuge contre la pression anthropique croissante. Pour (Njoh, 2007, p. 84), ces dispositifs culturels assurent une fonction de « banques de gènes » naturelles, essentielles pour la résilience écologique des hauts plateaux. Le sacré devient alors une armature éthique qui sanctuarise les ressources critiques, transformant une obligation spirituelle en un impératif de survie biologique pour la communauté.

Par ailleurs, ce modèle offre une alternative de gouvernance communautaire bien plus efficace que les politiques de conservation étatiques centralisées. Contrairement aux parcs nationaux, dont les limites géographiques sont fréquemment contestées et perçues comme des spoliations par les riverains, le périmètre du bois sacré jouit d'une légitimité indiscutable car il est consubstantiel à l'identité culturelle du groupe.

Cette « aire protégée » endogène ne nécessite ni gardes armés ni clôtures physiques ; sa surveillance est assurée par le regard social et l'intériorisation des normes coutumières. La force du bois sacré réside dans son intégration organique au territoire, où la frontière entre l'espace humain et l'espace sauvage est régie par un contrat social ancestral (Bigombe Logo, 1996, p. 148).

En clair, la réhabilitation de ces structures dans le droit environnemental camerounais permettrait d'alléger les coûts de surveillance de la biodiversité tout en renforçant la justice sociale. Reconnaître les forêts sacrées comme des catégories juridiques à part entière reviendrait à valider une forme de souveraineté écologique locale.

Comme l'affirme (Ela, 1998, p. 152), l'avenir de la protection de la nature en Afrique dépend de notre capacité à réinvestir les « lieux de mémoire » pour en faire des laboratoires de la modernité écologique. Le bois sacré préfigure ainsi ce que pourrait être une écologie politique africaine : une gestion du vivant qui ne sépare pas la protection de l'environnement de la dignité culturelle des peuples qui l'habitent.

### **III. Vers une Résilience « Camerounisée » : Synthèse et Perspectives**

Pour que la « Forêt-Savoir » ne reste pas un concept théorique, elle doit devenir le socle de nouvelles politiques publiques et de pratiques citoyennes fondées sur la reconnaissance des intelligences locales. Cette opérationnalisation exige une « décentralisation cognitive » où l'État intègre les autorités coutumières et les savoirs endogènes au cœur même des dispositifs législatifs et administratifs. Sur le plan économique, cela implique de substituer aux modèles

extractifs une valorisation circulaire des ressources, inspirée directement du métabolisme forestier et du bio-mimétisme. Enfin, cette transition vers une résilience souveraine passe par une éducation nationale qui transforme le rapport de la jeunesse à son territoire, faisant du soin de la nature un acte de citoyenneté active.

### **3.1. L'Agroforesterie comme héritage et futur : Le modèle de la « Forêt-Jardin »**

La transition écologique au Cameroun ne saurait s'opérer par une simple greffe d'industrialisation verte importée, souvent déconnectée des réalités pédoclimatiques et sociales du pays. Elle doit, au contraire, s'appuyer sur la valorisation et l'optimisation des systèmes de production que les paysans pratiquent déjà avec succès.

Le modèle de la cacaoyère sous ombrage, particulièrement présent dans les régions du Centre et du Sud, illustre cette intelligence agraire. Contrairement aux monocultures intensives qui épuisent les sols et nécessitent des intrants chimiques massifs, ces plantations traditionnelles reproduisent la stratification complexe de la forêt naturelle, maintenant ainsi une continuité biologique entre l'exploitation et le milieu (Jagoret, 2011, p. 48).

Ce système constitue un modèle achevé de bio-mimétisme économique, où la production de valeur marchande s'accompagne de la préservation des fonctions écosystémiques essentielles. En conservant des arbres de haute futaie pour ombrager les cacaoyers, les agriculteurs camerounais créent un microclimat qui régule la fraîcheur thermique et protège les cultures contre les extrêmes climatiques.

Cette architecture végétale permet non seulement de maintenir une biodiversité riche, mais aussi de séquestrer du carbone de manière bien plus efficace que les systèmes de culture en plein soleil. Comme le souligne (Jagoret, 2011, p. 52), la complexité structurale de ces cacaoyères assure une stabilité de rendement sur le long terme, faisant de la tradition une forme de modernité écologique avant l'heure.

Par ailleurs, la « Forêt-Savoir » s'incarne dans ces systèmes par l'intégration stratégique d'arbres fruitiers et de plantes médicinales au cœur des cultures de rente, garantissant ainsi une véritable souveraineté alimentaire et sanitaire. Cette polyculture permet aux ménages ruraux de diversifier leurs sources de revenus et de réduire leur vulnérabilité face aux fluctuations imprévisibles des cours mondiaux du cacao.

En période de sécheresse ou de crise économique, le « jardin de case » et la plantation diversifiée deviennent des filets de sécurité vitaux. Cette résilience multifonctionnelle prouve que le développement rural doit cesser de segmenter l'agriculture pour l'envisager comme un écosystème global de subsistance et de dignité.

Ainsi, la réhabilitation de ce modèle agroforestier dans les stratégies nationales est un impératif pour une transition écologique souveraine. Plutôt que de financer des projets de conversion agricole radicale, les politiques publiques gagneraient à soutenir l'amélioration technique de ces vergers traditionnels.

Cela implique de reconnaître que le paysan camerounais est déjà un expert du bio-mimétisme, dont les méthodes offrent une réponse concrète aux défis de la dégradation des terres. C'est pourquoi, valoriser ces savoirs endogènes revient à sortir d'une dépendance épistémologique pour construire un futur où l'innovation se nourrit de la profondeur des racines historiques du territoire.

### **3.2. La « Palabre Climatique » : Une diplomatie écologique endogène**

La persistance des crises environnementales au Cameroun révèle, en filigrane, une crise profonde de la gouvernance. Le modèle descendant, dit *top-down*, où les décisions stratégiques circulent unilatéralement de l'administration centrale vers le citoyen, a montré ses limites structurelles en créant un fossé entre la norme juridique et la réalité du terrain.

Face à l'inefficacité des décrets administratifs souvent perçus comme des injonctions exogènes, il devient impératif de réactiver les assemblées communautaires, ou « palabre », comme instances de justice de proximité. Cette approche permet de gérer les conflits liés à l'accès à l'eau ou au foncier non plus par la coercition, mais par la construction d'un consensus social ancré dans les réalités locales.

La force de la palabre climatique réside dans sa capacité à opérer une synthèse entre le savoir expérientiel des aînés, garants de la mémoire écologique, et la vitalité de la jeunesse, porteuse d'innovations contemporaines. Ce dialogue intergénérationnel favorise l'émergence de règles de gestion des ressources naturelles dont la légitimité est intrinsèque au groupe social.

Contrairement au droit positif qui peine à s'appliquer dans les zones reculées, les conventions issues de la délibération communautaire bénéficient d'une acceptation sociale immédiate, réduisant ainsi les coûts de transaction et les risques de transgression. Pour Ela (1998, p. 158), cette réappropriation de la parole publique est le socle d'une citoyenneté écologique où la gestion du milieu devient une responsabilité partagée plutôt qu'une contrainte étatique.

Cette refondation exige parallèlement une « décentralisation cognitive », concept qui impose de donner un pouvoir décisionnel réel aux acteurs identifiés comme les dépositaires de la Forêt-Savoir. En intégrant les gardiens des forêts sacrées et les chefs de terres dans la délimitation et la gestion des zones de conservation, l'État camerounais opérerait une reconnaissance de leur expertise historique.

Il ne s'agit pas d'une simple consultation symbolique, mais d'un transfert de compétences vers ceux qui assurent déjà, de facto, la protection de la biodiversité. Cette décentralisation du savoir permettrait de sortir du schéma où l'expert est nécessairement étranger à la communauté qu'il entend réguler (Bigombe Logo, 1996, p. 164).

En définitive, la palabre climatique préfigure une gouvernance environnementale polycentrique, plus résiliente face aux chocs écologiques. En faisant des structures traditionnelles des partenaires de la gestion climatique, le Cameroun pourrait transformer ses défis environnementaux en leviers de cohésion sociale. Cette transition vers une démocratie écologique locale est indispensable pour restaurer la confiance entre les populations et les institutions. Nous voyons donc que la véritable résilience climatique ne se décrète pas depuis les bureaux de la capitale ; elle s'élabore dans la reconnaissance de la pluralité des voix et des savoirs qui font la richesse du territoire.

### **3.3. Éducation et Transmission : Décoloniser les curricula**

L'innovation durable au Cameroun ne pourra s'incarner véritablement sans une réforme profonde du système éducatif, car la résilience face aux crises environnementales commence sur les bancs de l'école. L'enjeu est de former une nouvelle génération d'experts camerounais que nous qualifions de « bilingues épistémologiques », c'est-à-dire capables de naviguer avec une égale rigueur entre les protocoles de la science moderne et les logiques des savoirs endogènes. Cette dualité cognitive est indispensable pour rompre avec l'extraversion académique qui a trop longtemps produit des cadres déconnectés des réalités biophysiques et culturelles de leur propre territoire.

La mise en place de ce que l'on pourrait nommer les « Universités de la Forêt » constituerait une avancée majeure dans la production de nouveaux savoirs. Il s'agit de créer des passerelles institutionnelles où les facultés de sciences et les détenteurs de savoirs locaux (tradipraticiens, maîtres de terre, chasseurs-collecteurs) travaillent de concert.

Imaginez des botanistes et des pharmacologues documentant la résilience des espèces locales face au réchauffement climatique en s'appuyant sur l'expérimentation millénaire des populations forestières. Une telle collaboration permettrait de valider scientifiquement des solutions d'adaptation locales tout en protégeant la propriété intellectuelle des communautés (Nyamnjo, 2012, p. 148).

Conjointement, cette refondation doit viser une réappropriation culturelle de la part de la jeunesse urbaine, dont le rapport à la forêt est souvent marqué par le désintérêt ou le mépris. La forêt camerounaise ne doit plus être perçue comme un archaïsme ou un lieu de « sous-

développement », mais bien comme le laboratoire de la modernité écologique du XXI<sup>e</sup> siècle. En réintégrant les récits, les noms locaux des essences et les techniques agroforestières dans les curricula, l'école redonne au jeune Camerounais la fierté de son patrimoine vivant. Le développement ne peut être durable que s'il s'appuie sur une culture qui se pense elle-même comme source d'innovation et non comme obstacle au progrès.

L'intégration de la « Forêt-Savoir » dans l'enseignement supérieur et technique constitue un acte de souveraineté scientifique. Elle permet de produire une expertise capable de proposer des solutions climatiques « nées au Cameroun », réduisant ainsi la dépendance aux cabinets d'expertise internationaux dont les solutions sont souvent standardisées.

En formant des ingénieurs et des décideurs ancrés dans leur milieu, le pays se dote d'une intelligence situationnelle capable d'affronter l'incertitude climatique avec audace. Pour Towa (1971, p. 62), cette reprise de l'initiative historique par l'éducation est le seul chemin pour que l'Afrique cesse d'être le consommateur passif des solutions d'autrui pour devenir l'architecte de son propre destin écologique.

#### **IV. La « Forêt-Savoir » comme Imaginaire Global : Vers une Cosmopolitique de la Résilience**

L'enjeu de cette étude n'est plus seulement de protéger un écosystème national, mais d'offrir au monde une nouvelle manière d'habiter la Terre en réconciliant le progrès avec les rythmes du vivant. À l'heure où les modèles de développement conventionnels atteignent leurs limites planétaires, l'expérience camerounaise de la « Forêt-Savoir » propose une alternative universelle fondée sur la symbiose plutôt que sur l'extraction. Ce projet transforme le Bassin du Congo, traditionnellement perçu comme un simple réservoir de ressources, en un laboratoire d'idées capable d'inspirer une éthique de la cohabitation globale face aux défis de l'Anthropocène. En définitive, cette approche invite à un nouvel humanisme planétaire où la préservation de la biodiversité devient indissociable de la reconnaissance des souverainetés épistémologiques du Sud.

#### **IV. La « Forêt-Savoir » comme imaginaire global : Poétique du réenchâtement**

Au-delà des dimensions techniques et politiques, la crise écologique contemporaine est fondamentalement une crise de la sensibilité et du récit. Les rapports du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), bien qu'indispensables à la compréhension biophysique du phénomène, produisent souvent un discours anxiogène qui, par sa froideur statistique, peut conduire à une paralysie de l'action.

Face à cette « mélancolie climatique », la Forêt-Savoir propose une alternative par l'imaginaire, postulant que l'on ne protège durablement que ce que l'on aime et ce que l'on habite symboliquement. Cet impératif de narration est au cœur d'une écologie qui refuse la fatalité pour embrasser la créativité (Mbembe, 2020, p. 185).

La forêt s'érige alors comme un espace de création continue, une source d'inspiration pour la littérature et les arts plastiques camerounais. En s'inspirant des récits oraux et des esthétiques forestières, les artistes contemporains peuvent forger de nouveaux récits où l'humain et la nature ne sont plus des entités séparées, mais des partenaires de co-évolution.

Cette démarche artistique n'est pas une simple illustration esthétique, mais une forme de recherche-crédation qui explore les solidarités invisibles entre les espèces. Pour Nyamnjoh (2012, p. 151), l'art est le vecteur par lequel les savoirs endogènes cessent d'être des archives statiques pour devenir des forces vivantes capables de modeler le futur.

Ce processus participe d'un nécessaire « réenchantement du monde ». Là où la science moderne, dans sa volonté de maîtrise, a réduit la nature à une accumulation de données froides et de ressources inertes, la Forêt-Savoir y perçoit une constellation de récits, de symboles et d'esprits. Cette dimension spirituelle et symbolique n'est pas un obstacle à la raison, mais une extension de celle-ci, car elle rétablit le sacré comme limite à l'exploitation effrénée. Réintroduire le symbole dans notre rapport à l'environnement est essentiel pour motiver un engagement écologique profond, car le symbole lie l'individu à une communauté de destin qui dépasse sa propre existence biologique.

Pour les jeunes générations, cette approche par l'imaginaire est particulièrement féconde. En présentant la forêt non comme un fardeau de survie mais comme un laboratoire de modernité et de merveilleux, on transforme le rapport affectif de la jeunesse à son territoire. L'engagement écologique ne repose plus sur la peur de la catastrophe, mais sur le désir de participer à une aventure cosmique et culturelle.

Ce basculement est crucial pour construire une résilience durable, car il inscrit la protection de la nature dans une dynamique de fierté retrouvée et de joie créatrice, loin des injonctions morales culpabilisantes.

Dans la logique de cette perspective, la Forêt-Savoir offre au monde une « cosmopolitique » de la résilience. En puisant dans les racines camerounaises, elle propose une vision universelle où la technique est remise à sa place d'outil au service d'un projet de vie plus vaste. Cette poésie de la forêt nous rappelle que la crise environnementale ne se résoudra pas uniquement dans les laboratoires ou les assemblées internationales, mais aussi dans le cœur des hommes,

par la force des récits qui nous lient à la terre. Il faut donc habiter le monde en poète et en gardien est l'ultime condition pour que la Terre demeure une demeure habitable pour l'ensemble du vivant.

#### **4.2. La Diplomatie de la Forêt : Le Cameroun comme Laboratoire du Sud**

Le concept de « Forêt-Savoir » dépasse le cadre strictement local pour s'ériger en un puissant levier de *soft power* et de négociation sur la scène internationale. Dans le contexte des sommets mondiaux sur le climat, le Cameroun et le Bassin du Congo ne doivent plus se présenter uniquement comme des demandeurs de financements, mais comme des exportateurs de solutions cognitives.

Ce basculement diplomatique permet d'inverser le flux traditionnel des connaissances : il ne s'agit plus de recevoir passivement des technologies vertes importées du Nord, mais de proposer une expertise endogène sur la gestion de la complexité écosystémique et de l'interdépendance entre le vivant et les structures sociales (Mbembe, 2020, p. 215). Cette nouvelle posture implique un plaidoyer rigoureux pour la reconnaissance juridique des savoirs ancestraux au sein des accords internationaux.

Il est impératif que les systèmes de connaissances locaux soient protégés et valorisés au même titre que la propriété intellectuelle industrielle ou les brevets technologiques. En militant pour un cadre juridique contraignant qui reconnaît la valeur des « brevets de la terre », le Cameroun peut transformer son patrimoine immatériel en un atout stratégique majeur. Comme le souligne Njoh (2007, p. 189), la justice climatique globale restera une illusion tant que les savoirs du Sud seront considérés comme de simples curiosités ethnographiques plutôt que comme des actifs intellectuels de premier plan.

L'enjeu est ici d'imposer une vision de la résilience fondée sur la « science de la relation ». Là où les modèles occidentaux privilégient souvent une approche segmentée et technocentrée, la Forêt-Savoir offre une réponse systémique aux crises globales. En exportant ce modèle, le Cameroun se positionne comme un laboratoire du Sud Global, capable d'offrir au monde une alternative à la rationalité extractive.

Cette diplomatie des savoirs permet de rééquilibrer les rapports de force dans la gouvernance mondiale de l'environnement, en démontrant que la solution à la crise de l'Anthropocène se trouve peut-être dans les cosmogonies que la modernité avait prématurément disqualifiées (Ela, 1998, p. 176).

Cette stratégie de rayonnement international renforce la dignité nationale et l'autonomie stratégique. En cessant d'être les spectateurs des théories écologiques d'autrui, les chercheurs et

diplomates camerounais deviennent les architectes d'une « modernité de la terre ». Cette souveraineté épistémologique est la condition *sine qua non* pour que les bénéfices de la conservation forestière profitent réellement aux populations locales. Ainsi, la reconnaissance internationale de la Forêt-Savoir n'est pas seulement une question de prestige, c'est l'outil indispensable pour décoloniser l'avenir et bâtir une résilience qui soit le reflet fidèle du génie de notre territoire.

#### **4.3. Le Bio-mimétisme Social : Pour une urbanité symbiotique**

La forêt tropicale constitue, par essence, un système thermodynamique d'une efficacité absolue où le concept de « déchet » est inexistant. Dans cet écosystème, chaque résidu organique devient la ressource d'un autre cycle, créant une boucle de rétroaction infinie. Appliquer cette loi fondamentale à l'organisation des métropoles camerounaises, telles que Douala ou Yaoundé, permettrait de passer d'une économie linéaire de consommation à une économie circulaire inspirée du vivant.

Cette transition exige de percevoir la ville non plus comme une entité artificielle extraite de son milieu, mais comme un métabolisme complexe devant s'autoréguler par la solidarité entre ses composants (Mbembe, 2020, p. 218). L'urbanisme camerounais de demain pourrait s'inspirer de l'architecture de la canopée pour optimiser les flux d'énergie et de matières. Dans la forêt, la stratification permet une gestion partagée de la lumière et de l'humidité par une « solidarité organique » entre les espèces.

Transposé à l'aménagement urbain, ce modèle suggère une réorganisation des quartiers où l'habitat, la gestion des eaux usées et la production d'énergie solaire fonctionnent en symbiose. En imitant la canopée, nos cités pourraient réduire leur empreinte thermique et améliorer la résilience des populations face aux vagues de chaleur urbaine de plus en plus fréquentes (Jagoret, 2011, p. 64).

Cette « symbiose urbaine » impose de repenser l'urbanisme non plus en opposition à la nature, mais comme une extension raisonnée de l'écosystème forestier. Il s'agit de briser la frontière physique et mentale qui sépare la ville de la forêt pour créer des corridors biologiques urbains. En intégrant des micro-forêts comestibles et des systèmes de filtration naturelle inspirés des zones humides, la ville cesse d'être un prédateur pour son environnement pour en devenir un partenaire de régénération. Pour Njoh (2007, p. 195), cette approche permettrait de réconcilier le besoin de développement infrastructurel avec l'impératif de préservation des services écosystémiques vitaux.

Au-delà de l'aspect technique, le bio-mimétisme social réhabilite la notion de « commun » au cœur de l'espace urbain. La forêt enseigne que la survie de l'individu dépend de la santé du réseau global. En appliquant cette éthique aux défis de l'assainissement et de la gestion des déchets à Yaoundé ou Douala, on encourage des modes de gouvernance participatifs où chaque citoyen devient un maillon de la chaîne de valorisation des ressources. Cette transition vers une urbanité forestière est un acte de résistance contre la standardisation des cités de béton, proposant une identité architecturale proprement camerounaise, ancrée dans le génie du vivant. Il faut donc reconnaître que, faire de la forêt le modèle de la cité camerounaise est l'aboutissement logique de la « Forêt-Savoir ». C'est admettre que notre modernité ne se trouve pas dans la fuite hors de la nature, mais dans notre capacité à apprendre de ses lois millénaires pour construire des habitats dignes et durables. Cette vision offre une réponse audacieuse à la crise environnementale urbaine, en démontrant que le Cameroun possède, dans sa structure forestière, le plan d'une architecture de la survie. La véritable innovation consiste à transformer les contraintes du milieu en opportunités créatrices pour bâtir une civilisation en harmonie avec son propre sol.

## Conclusion

En définitive, l'analyse des crises environnementales au Cameroun à l'aune de la « Forêt-Savoir » impose une rupture avec les paradigmes de gestion technocratiques et extravertis. Cette étude a démontré que la forêt n'est ni un simple stock de ressources à exploiter, ni un sanctuaire vide d'humains à préserver par la contrainte, mais un espace matriciel de connaissances, d'innovations et de régulations sociales. En érigeant la forêt en sujet porteur d'une intelligence propre, nous passons d'une écologie de la domination à une écologie de la relation, capable de restaurer l'initiative historique des populations locales face aux dérèglements globaux.

La « Forêt-Savoir » offre des réponses concrètes là où les modèles importés ont échoué. De la précision des bio-indicateurs de la « Forêt-Oracle » à la rigueur de conservation des « Bois Sacrés », en passant par le bio-mimétisme productif de l'agroforesterie, les savoirs endogènes constituent une technologie de la résilience d'une sophistication remarquable. La réhabilitation de ces systèmes dans les politiques publiques — qu'il s'agisse de santé, d'urbanisme ou de diplomatie climatique — n'est pas un repli identitaire, mais un impératif d'efficacité et de souveraineté. Elle permet au Cameroun de ne plus être un simple récepteur de normes environnementales mondiales, mais un émetteur de solutions pour l'Anthropocène

L'avenir de cette approche repose sur le défi de la transmission et de la « décentralisation cognitive ». Former des experts « bilingues », capables de conjuguer science moderne et sagesse ancestrale, est la condition *sine qua non* pour que l'innovation durable s'enracine dans le terroir. Cette transition exige également un réenchâtement de notre rapport au vivant, où la forêt redevient un laboratoire de modernité et un espace de création poétique pour la jeunesse. Comme le souligne Ela (1998, p. 184), le destin de l'Afrique se jouera dans sa capacité à « inventer ses propres chemins à partir de ses propres lieux de sens ».

La « Forêt-Savoir » ne propose rien de moins qu'une nouvelle cosmopolitique de la terre. Pour le Cameroun, la lutte contre le changement climatique ne se gagnera pas uniquement dans les laboratoires ou par les financements internationaux, mais dans la réappropriation du génie de ses forêts. En écoutant ce que la forêt nous enseigne sur l'interdépendance, la circularité et la solidarité organique, nous ne protégeons pas seulement un écosystème : nous bâtissons une civilisation capable d'habiter le monde avec dignité. La forêt ne nous donne pas seulement l'oxygène pour respirer ; elle nous offre la boussole pour ne pas nous égarer dans le siècle qui s'ouvre.

## Bibliographie

- Abéga, S. C. (1994). *L'intégration de l'homme dans son milieu : La forêt comme espace de vie*. Éditions CLE.
- Awono, A., et al. (2022). Gouvernance des forêts communautaires au Cameroun : Défis et perspectives pour une gestion durable. *Revue Internationale des Sciences de l'Environnement*.
- Bigombe Logo, P. (1996). *La gestion des forêts au Cameroun : Entre droit coutumier et droit moderne*. L'Harmattan.
- Dowie, K. (2009). *Conservation Refugees: The Hundred-Year Conflict between Global Conservation and Native Peoples*. MIT Press.
- Ela, J.-M. (1998). *Innovations sociales et renaissance de l'Afrique noire*. L'Harmattan.
- Ferdinand, M. (2019). *Une écologie décoloniale : Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Le Seuil.
- Hewlett, B. S., & Fancher, J. M. (2011). Central African Hunter-Gatherers and the Medicine of the Forest. *Journal of Ethnobiology and Ethnomedicine*, 7(12), 12-25.
- IPBES. (2022). *Methodological Assessment Report on the Diverse Values and Valuation of Nature*. IPBES Secretariat.
- Jagoret, P. (2011). *Analyse du fonctionnement des systèmes agroforestiers complexes à base de cacaoyers au Cameroun* (Thèse de doctorat). Cirad/IRAD.
- Joiris, D. V. (1996). La nature des uns et la nature des autres : Représentations de l'environnement chez les éleveurs et les chasseurs-collecteurs. *Revue de l'Institut de Sociologie*, (1-4), 105-121.
- Kimmerer, R. W. (2020). *Braiding Sweetgrass: Indigenous Wisdom, Scientific Knowledge and the Teachings of Plants*. Milkweed Editions.
- Mavhunga, C. C. (2017). *What Do Science, Technology, and Innovation Mean from Africa?* MIT Press.
- Mbembe, A. (2016). *Politiques de l'inimitié*. La Découverte.
- Mbembe, A. (2020). *Brutalisme*. La Découverte.
- Mbembe, A. (2023). *La communauté terrestre*. La Découverte.
- Njoh, A. J. (2007). *Tradition, Culture and Development in Africa: Historical Lessons for Modern Development Planning*. Ashgate Publishing.

- Nyamnjoh, F. B. (2012). Potted Plants in Greenhouses: A Critical Reflection on the Resilience of Colonial Education in Africa. *Journal of Asian and African Studies*, 47(2), 129-154.
- Sarr, F. (2020). *Habiter le monde : Essai d'une poétique de l'habiter*. Mémoire d'Encrier.
- Tatsinkou, B. F. (2023). La reconnaissance juridique des savoirs traditionnels au Cameroun : Entre protection du patrimoine et impératifs de développement. *Revue Juridique de l'Environnement*, 48(2), 315-334.
- Tchoupie, A. (2021). *Gouvernance et gestion des ressources forestières au Cameroun*. L'Harmattan.
- Towa, M. (1971). *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*. Éditions CLE.